

Precis des faits concernant Le Général Mack; depuis son départ de Vienne pour Naples, vers la fin du mois de Septembre 1798. jusqu'à son heureux affranchissement de la Captivité Française au mois d'Avril 1800 : traduit de l'Allemand

[Erscheinungsort nicht ermittelbar]: [Verlag nicht ermittelbar], 1800

<https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn174811896X>

Druck Freier  Zugang



*Précis des faits
concernant le Général Mack.*

1800.

k VI.

18.

JKVI
418.

N. 1. ad relat. 613. dcl. Prag. 5^{ten} Dec. 1800.

Precis des faits

concernant

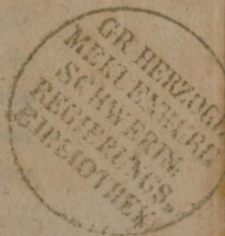
Le Général Mack;

depuis

son départ de Vienne pour Naples, vers la
fin du mois de Septembre 1798. jusqu'à son
heureux affranchissement de la Captivité
Françoise au mois d'Avril 1800.

traduit de l'Allemand,

1800.



Le Général Mack

1791

Il est mort de la peste, son
corps a été enterré à
Naples, le 20 Mars 1791.

P
eu de
que le G
à Napl
impérie
mon pr
le comm
cint sans
On avo
Certain
Je point
moins qu
citome,
tre l'Enq
ty jusqu
en roat
stadt,
Rien
qui sou
Ferdinand

Peu de semaines s'étoient écoulées depuis que le General *Mack* se fut rendu de Vienne à Naples, quand les circonstances exigèrent imperieusement, que conformément aux résolutions prises dès avant son arrivée, l'armée dont le commandement venoit de lui être confié, marchât sans perte de tems contre les François. On avoit pénétré en effet, avec la plus grande Certitude, le plan que ces derniers étoient sur le point d'exécuter, et qui ne tendoit pas à moins qu'à débiter par écraser Sa Majesté Sicilienne, à recommencer ensuite la guerre contre l'Empereur et l'Empire, et à plonger ceux cy jusques là, dans le sommeil de la securité, en continuant de filer les negociations de Rastadt.

Rien de plus affreux que la perspective qui s'ouvroit en ce moment devant le Roi Ferdinand! Ce Prince voioit à ses portes un

Ennemi formidable, qui dans l'espace de peu de semaines devoit encore recevoir de puissants renforts, et qui, si on osoit l'attendre de pied ferme sur une frontière très étendue et ouverte de toutes parts, pouvoit à la faveur des trahisons intérieures, se présenter en peu de jours sous les murs de la Capitale, sans qu'il restât à S. M. la moindre probabilité de sauver la famille royale et les trésors de la couronne.

Ce triste, mais puissant motif fit prendre la détermination de porter ses forces en avant, soit pour tenter le seul moyen de salut, soit afin de se procurer l'avantage de tenir l'ennemi éloigné de la Frontière, pendant tout le tems qu'il faudroit pour transporter ces dépôts précieux de Naples en Sicile.

On fit marcher pour cet effet 63 Bataillons d'Infanterie, qui avec la Cavalerie qu'on y put joindre, et avec l'Artillerie formèrent un Corps de 33,000 hommes. L'ennemi ne lui opposa d'abord aucune résistance; il se retira vers Rome, et puis sur Civita Castellana, où il rassembla toutes ses forces dans une position très favorable à ses vues.

Mais à peine l'armée Napolitains se fut elle mise en marche de Rome vers Civita Castellana qu'une de ses Colonnes principales, que le General avoit detachée sur la gauche, fut totalement anéantie, après que le digne Chevalier de Saxe, qui la commandoit eut été blessé mortellement dès la première attaque: et presque le même jour arriva la nouvelle qu'une autre colonne de la même force, qui marchoit sur la droite, du côté de la mer, sous les ordres du General Micherou avoit éprouvé le même sort honteux. L'une et l'autre s'étant laissée disperser et ayant rendu les armes à une troupe ennemie, dont l'ensemble négaloit pas le quart de leur nombre.

De la même manière, peu de jours auparavant, un Colonel avoit perdu par un excès d'ineptie trois Bataillons entiers près de Terny; et la moitié de l'armée avoit ainsi disparu comme une vapeur l'égère, dès l'ouverture de la Campagne avec son Artillerie et ses Equipages; il s'ensuivit que l'armée principale, qui s'étoit avancée vers Civita Castellana fut obligée pour couvrir ses flancs, de faire de gros detachements sur sa droite

et sur sa gauche, ce qui ne put s'effectuer sans l'affaiblir extrêmement.

Dans cette situation désespérée, où la lâcheté et la perfidie avoient amené l'armée Napolitaine, le General prit la résolution audacieuse de passer le Tibre, de marcher par Cantaluppo sur Terny et de prendre ainsi l'ennemi à dos, pendant que le General Damas, qui à la place du Chevalier de Saxe venoit d'être détaché de la grande Armée, l'attaqueroit en front et sur son flanc droit, et qu'un autre General posté à Calvi avec sept Bataillons opereroit contre le flanc gauche de l'ennemi, en servant d'ailleurs d'appui à l'armée principale.

Mais au moment même que le General Mack alloit déboucher, de Cantalupo sur Terny, ce corps très avantageusement posté à Calvi se rendit sans combat et presque sans bruler une amorce à 1100 françois; et le General en chef, qui n'avoit plus que 7000 hommes à ses ordres, courut le danger éminent d'être en moins de 24 heures enveloppé de toutes parts, et d'avoir ses communications avec le General Damas entièrement coupées,

s'il n'ordonnoit pas incontinent une retraite generale jusques derrière Rome, vers les Montagnes de Frascati et d'Albano.

Mais dans cette retraite même le General Damas fut absolument separé du Corps principal, par la faute de deux officiers, qui lui furent successivement envoies avec des ordres analogues à la circonstance, et qui ne les lui remirent que 24 et 30 heures plus tard qu'ils n'auroiens pû le faire avec la plus grande facilité; et plus encore par une suite de la precipitation inexcusable avec la qu'elle le Commandant de Rome évacua cette ville contre la lettre expresse de ses instructions, sans attendre que le General Damas et sa colonne y fussent arrivés.

Ce dernier fit sa retraite en homme d'honneur vers Orbitello par le chemin de la mer, mais par là même il fut perdu très long tems pour la defense du royaume de Naples.

Cependant les operations de la guerre continuerent toujours sur le même pied; à peine le General Mack à qui il ne restoit que 7 ou 8000 hommes, eut il etabli les tristes debris de son armée dans un camp retranché sur la

rivière de Volturne, près de la Ville de Capoue; qui considérée come forteresse est la plus miserable place de l'Europe; qu'il éprouva le revers cruel qu'un corps posté à Albruzzo pour la défense du flanc droit de sa petite armée, avoit abandonné cette position importante; et que pour comble de malheur la plus grande partie des troupes, qui le composoient avoit été coupée par les François.

S'il parvint d'un autre côté à repousser victorieusement une attaque que l'ennemi entreprit de faire contre le Camp retranché de Capoue, il reçut immédiatement après l'avis exactement incroyable et malheureusement trop vrai, que la Forteresse de Gaeta, qui seule dans tout le Royaume de Naples meritoit cette qualification, s'étoit rendue d'une maniere infame à un General François, qui avoit paru a sa vue avec 500 Polonois et deux Obusiers. —

Des lors le General Mack fut menacé d'un moment a l'autre d'être enfermé dans Capoue ou il n'avoit jamais pu rassembler des vivres pour plus de huit jours. —

Il proposa en consequence au Gouverne-
ment provisoire de Naples de trouver bon
qu'il se retirat avec sa petite armée derrière
la Capitale, et eventuellement jusque dans la
Calabre: mais celui-ci lui repondit que tout,
tout seroit perdu absolument et pour toujours
si la Capitale tomboit au pouvoir de l'Ennemi.

Alors le General ouvrit un second avis;
ce fut de former un camp retranché sous les
Murs de Naples même, ou il put se retirer
en abandonnant celui de Capoue et d'armer
25, a 30,000 tant Bourgeois que Lazzaronis
recommandables par leur courage et leur fidé-
lité, pour les employer à la défense commune
conjointement avec ce qui restoit de troupes
reglées.

Mais ce nouveau projet fut également
rejeté comme étant impraticable et dangereux;
et l'on se borna à lui indiquer la conclusion
d'un armistice comme le seul moyen de pre-
server l'Etat, d'une ruine d'ailleurs inévitable.
Il fut donc conclu, cet armistice; on conserva
sous sa protection la Capitale, et l'on demeura
en possession d'une etendue considerable de
Pays entre elle et la Ville de Capoue. —

Dans ces circonstances il eut été possible de reporter l'armée en moins de 15. Jours ou de trois semaines au nombre de 50,000 combattants; attendu que la Colonne du General Damas, et un autre Corps de troupes venant de Livourne, devoient débarquer incessamment à Naples. Mais dès le jour suivant il éclata tant dans cette Ville que dans le plat pays qui s'étend de là jusqu'à Capoue, une insurrection generale que les Jacobins avoient préparée de longue main, et qui fut favorisée par une noblesse aveugle et perfide, qui se flattoit que les Francois erigeroient le Royaume, sa patrie, en republique aristocratique, dont les renes du Gouvernement en sortant des mains du Roy, passeroient exclusivement dans les siennes; Les troupes semblables à des brebis timides se laisserant désarmer de toutes parts, ou passerent volontairement du côté des Insurgés.

L'ame et le Chef de cette insurrection fut le fameux Prince Moliterno pignatelli. Personnage affreux que LL. M. M. Siciliennes avoient comblé toute sa vie de bienfaits de toute espece, et qu'Elles avoient recommandé

au General Mack d'une maniere tres particuliere; a qui ce General avoit accordé toute sa confiance, qui commanda ses avant postes et qui longtems avant la reddition de Capoue, l'avoit vendu à l'Ennemi de le maniere la plus infame; — enfin qui le fit empoisonner par un de ses complices, nommé Turchi, que le General avoit placé dans sa Chancellerie militaire et qui mangeoit a sa table: Le quel Turchi, instrument execrable du trop fameux Moliterno deserta apres avoir consommé son attentat, en emportant avec lui une somme considerable en or, qu'il avoit volée.

Du moment que l'insurrection se fut manifestée le General *Mack* et les autres Allemands ses compagnons d'infortune, furent constamment entourés des horreurs de la Mort; Il essaya vainement plusieurs moyens de se soustraire au sort qui les menaçoit, et prit enfin la resolution, que le desespoir seul put lui suggerer, de chercher dans le quartier general des François un asyle contre le poignard des Assassins. —

Cependant avant que de prendre ce parti, il voulut se procurer une assurance bien po-

sitive qu'il n'y seroit pas retenu comme prisonnier, mais qu'il auroit la faculté de retourner librement en Allemagne. Il envoya pour cet effet a trois heures du matin un aide de Camp general a Caserta, distant d'une lieue seulement de Naples, ou le quartier general des François estoit etabli; mais cet emissaire n'etant pas encore de retour a huit heures, il s'achemina lui même avec sa suite, par la seule route qui estoit encore ouverte, vers les avant postes des Ennemis, et attendit a quelques centaines de pas d'eux, le retour de son aide de Camp, bien déterminé, si celui-ci tar-
doit de reparoitre ou qu'il raportat des conditions deshonorantes, de se jeter dans la Plaine et de s'y abandonner a sa malheureuse destinée.

L'aide de Camp n'ayant pu dans une nuit du Mois de Janvier, parler au General Championet qu'à sept heures du matin, raporta la reponse la plus satisfaisante, contenant la declaration expresse et tres positive, que le General et ses Aides de Camp auroient sans difficulté la pleine et entiere liberté de retourner en Allemagne.

Le General Championnet et son Etat Major accomplirent cette promesse avec une fidelité noble et religieuse. Mais le malheur qui marchôit sur les pas du General *Mack*, ne lui ayant pas permis a raison de sa santé delabrée, de hater sa marche, il fut arrêté a Bologne, en vertu de quelque ordre probablement arrivé de Paris; on le traina de là à Milan, puis a Briançon et enfin au Chateau de Dijon; C'est ici qu'il fut enfermé avec ses aides de Camp et traité comme un vil criminel; sans obtenir un mot de reponse aux réclamations qu'il ne cessa pas de faire parvenir au Gouvernement; jusqu'a ce que le General Buonaparte opera la fameuse revolution dans la Constitution Française. Le General du fond de sa prison de Dijon, s'adressa incontinent au premier Consul, interpella son humanité, et sa Justice, et lui demanda avec instance la permission de retourner enfin en Allemagne.

L'évenement repondit parfaitement a son attente. L'ordre ne tarda pas d'arriver a Dijon, de le faire partir incessamment avec tous ses Officiers pour Paris; et d'accelerer

leur voyage autant que la santé du General le permettroit. Ils furent comblés a Paris de marques d'honnêteté et de bienveillance, et l'on anonça très affectueusement au General, qu'il obtiendrait incessamment la liberté de retourner en Allemagne; après avoir toute fois reçu l'invitation de se rendre à une conference chez une personne revetue d'un emploi important, à l'issue de la qu'elle il seroit admis a l'audience du premier Consul.

Une invitation pareille laissoit entrevoir le projet que Buonaparte avoit conçu, de se servir de lui comme d'un instrument pour operer un rapprochement favorable au retablissement de la Paix. —

Elle arriva en effet cette invitation: Le General eut une longue conference avec la personne indiquée; mais dès ce moment sa cause prit de nouveau la tournure la plus desavantageuse. Il paroît que la personne en question s'étoit bonnement persuadée de trouver en lui un imbecille, incapable d'avoir un opinion particuliere, et qui se soumettroit aveuglement a celle qui lui seroit présentée, pour en faire usage a Vienne.

Il eut le malheur de lui déplaire infiniment par plusieurs de ses raisonnements; par exemple en établissant la maxime, qu'on ne pouvoit ni attendre ni prétendre l'assentiment de l'Angleterre a quelque paix que ce fut, tant que la France persisteroit a vouloir conserver la souveraineté des Pays-bas et son empire sur la Hollande, puisque l'un, et l'autre menaceroient l'existence politique de la Grande-Bretagne d'une destruction prochaine: Mais il l'offensa bien plus cruellement encore par la chaleur sans doute indiscrete et peu mesurée, avec la quelle il déclama contre l'ancien Gouvernement de la France, par rapport aux negotiations insidienses de Rastadt, et au recommencement de la Guerre. — Il s'abandonnoit alors a l'idée illusoire que la personne dont il s'agit auroit été éloignée des affaires sous le regime precedent, et que Buonaparte seulement l'y auroit rappelée, en dernier lieu. — Il ne se ressouvint que plusieurs jours après, que la suspension de son activité n'avoit duré que fort peu de tems et qu'elle n'étoit tombée, ni dans le periode du congrès de Rastadt, ni dans l'époque de la

nouvelle declaration de guerre. Cette erreur paroît avoir été la cause principale du changement facheux qui s'opera immédiatement apres l'entretien dont on vient de faire mention, dans les dispositions du Gouvernement envers le General *Mack*. Sans elle ce dernier ne se seroit point permis, ce que dans cette fausse supposition il avoit osé se permettre, ou il auroit mis dans ses propos plus de menagement, de reternue et de sang froid.

Quoiqu'il en soit, le General apprit peu de jours après, que le premier Consul a l'issue de son diner, avoit fait entendre a plusieurs personnes ; qu'on l'assuroit que *Mack* étoit un partisan outré des Anglois et par consequent incapable de servir d'organe ou d'intermediaire à une negotiation de la paix.

Bientôt le General fut instruit, que loin d'être disposé a lui rendre justice, on venoit d'articuler la proposition absurde de le comprendre dans un échange formel de prisonniers ; quoiqu'on ne dut pas se dissimuler, que la Cour de Vienne ne se preteroit jamais à cet

arrangement, et qu'elle ne pourroit pas même y condescendre, puisque la France étoit restée en paix avec Elle encore six semaines après l'arrestation de Mack et de ses Officiers, et que ni lui ni ces derniers n'étoient jusques la rentrés a son service. —

Les choses trainoient ainsi en longueur, sans que le General put obtenir l'audience du Premier Consul, qu'on lui avoit solennellement promise à son arrivée à Paris. —

Ce ne fut qu'au bout de trois mois qu'elle lui fut enfin accordée.

Le Premier Consul le traita avec toute sorte de politesse et de bonté, et lui declara avec beaucoup d'ingénuité et de franchise, qu'on consideroit sa cause comme faisant le pendant de celle du General La Fayette, et qu'on mettoit d'ailleurs à sa charge les menaces et la dureté dont on avoit usé envers les François restés malades dans les hopitaux de Rome.

Le General repondit au premier Consul sur le premier article : que sa cause ne pouvoit aucunement être mise en parallele avec celle du General Lafayette ; puisque ce der-

nier s'étoit présenté à une armée ennemie sans s'y faire annoncer, sans avoir stipulé la moindre condition en faveur de lui même et en s'abandonnant absolument à sa discretion : Tandis que le General Mack étoit resté cinq heures sous le poignard des assassins, pour se procurer l'assurance d'un libre passage vers l'Allemagne : quant au second article, il convint d'avoir usé de menaces contre les François malades à Rome, pour contenir le Commandant du Chateau de St. Ange qui faisoit jouer son Artillerie contre cette ville innocente. Mais que ce néanmoins on n'avoit pas cessé un moment de pourvoir aux besoins et au soulagement de ces malades, que lui même leur avoit assuré toute protection et entretien, et qu'il avoit même pris sous sa sauvegarde nombre de François qui étoient restés à Rome sans en avoir obtenu la permission.

Cependant il ne parut que trop certain qu'on avoit fait revenir Buonaparte de sa première résolution, de rendre justice entière au General Mack. Il reiterra à ce dernier sa déclaration qu'il ne pouvoit pas se departir de la mesure d'un Echange; et aracha par

cette obstination à ce General, qui ne voyoit plus d'autre moyen de venir au secours de sa miserable santé, la proposition hasardeuse: que si le Premier Consul vouloit lui permettre de faire avec ses Officiers un voyage en Allemagne, il s'engageoit de revenir en France au bout de trois ou quatre mois, si pendant cette intervalle il ne parvenoit pas à procurer aux Generaux Grouchù et Perignon alors prisonniers de guerre en Autriche, la permission de retourner dans leur Patrie. Cette offre fut accueillie avec empressement par Buonaparte; Il promit de donner tout de suite les ordres y relatifs au ministre de la Guerre; et le General se hâta en conséquence de faire parvenir à ce dernier des reversales, contenant l'engagement qu'il venoit de contracter, en le priant de s'occuper de son expedition definitive et de son depart de Paris. Mais ni cette priere ni les sollicitations ultérieures que le General repéta journellement, ne purent effectuer cette expedition, et il acquit incessamment la triste conviction que les dernieres promesses de Buonaparte avoient eprou-

vé la sort des premieres, celui d'être eludées par la malveillance.

Il prit alors le parti de mander au Ministre de la guerre, que si jusqu'au 25 Germinal (16 Avril) il ne recevoit pas les expéditions nécessaires pour son depart de Paris, il regarderoit ses reversales comme nulles et non avenues, et se reduiroit comme par le passé, à réclamer le benifice du droit des gens contre sa detention injuste et deloyale. Il rappella d'ailleurs dans cette lettre avec assurance et liberté les details de son aventure et la remit personnellement au nouveau Ministre de la guerre le C. Carnot: qui lui promit de son coté d'en referer incessamment au Premier Consul.

Il n'y a probablement point d'allemand, qui instruit de l'affaire du General Mack ne se seroit souvent demandé, pourquoi il ne chercha pas d'échapper aux serres de ses injustes ennemis? Cette remarque est parfaitement fondée: aussi l'idée de se procurer lui même la justice qu'on s'obstinoit a lui refuser, se presentat elle mille fois a l'esprit du General; mais son execution supposoit de la

santé, et Mack trainoit avec peine une vie flétrie par ses maladies et par sa langueur.

Ce ne fut que vers la fin du second mois de son séjour à Paris, que par les soins de son excellent Medecin son état devint un peu plus suportable, et qu'il fut presque entièrement delivré d'une infirmité, qui l'auroit rendu incapable d'entreprendre un voyage précipité. Des lors il prit la ferme resolution de chercher son salut dans les moyens qu'il avoit à sa propre disposition, si ceux qu'il avoit employés jusqu'ici continuoient d'être infructueux.

Il fut confirmé dans cette resolution par l'aveu même que Buonaparte lui avoit fait: que son affaire étoit regardée comme une repetition parfaite de celle du General La Fayette: Et il se dit à lui même: que pour compléter cette ressemblance pretendue, il falloit l'étendre jusqu'au denouement de son aventure, et imiter celui que La Fayette avoit voulu donner à la sienne, en cherchant à s'échapper d'Olmütz.

Mais il étoit absolument necessaire pour l'exécution de ce projet qu'il s'entourât d'a-

ne certitude morale que sa disparition de Paris ne feroit point d'eclat, au moins pendant les deux ou trois premiers jours; puisque non obstant l'amélioration asses sensible de sa santé, il étoit plus que probable, que ses maux phisiques l'arretoient souvent, et peut être asses longtems, dans le cours de son long voyage, et l'exposeroient au risque d'être joint et arrêté en route.

La premiere precaution qu'il fallut prendre pour cet effet, ce fut de tromper la surveillance affectueuse de ses compagnons d'infortune, et meilleurs amis, ainsi que celle de ses propres domestiques, qui tous se seroient opposés a l'envie a l'entreprise qu'il méditoit, dans l'aprehension malheureusement trop fondée qu'il ne finit par y succomber.

Cette mesure ne pouvoit être effectuée, qu'autant que le General parviendroit à écarter de son domicile toutes les visites qu'on voudroit lui faire pendant les premiers jours de son depart; et cette solitude ne pouvoit être obtenue que sous le pretexte specieux d'un déménagement et de la société mystérieuse d'une Amie, qui viendrait occuper avec

lui sa nouvelle maison. On pourvut sans peine a l'un et l'autre de ces deux objets. La belle Amie, qui portoit le nom de Louise, fut introduite journellement chez le General dans son ancienne demeure, mais en plein jour et a portes ouvertes; — il eut soin de confier a ses compagnons d'infortuna la conquête qu'il venoit de faire d'une jeune et belle veuve d'Officier, qui au surplus etoit excessivement jalouse de sa reputation; et les pria en consequence de s'abstenir pendant un ou deux jours de le venir voir dans sa nouvelle demeure, parceque la timide Louise n'avoit consenti a s'y etablir avec lui, que sous la condition rigoureuse de l'y rencontrer accompagné d'un seul domestique.

D'un autre coté l'on insinua a cette même Louise, que son etablissement près du General devoit être différé de quelques jours, parceque son emmenagement dans la nouvelle maison étant arrêté pour le mercredi, il s'attendoit a y être accablé de visites, et qu'il étoit bon qu'elle remit la sienne a Samedi, ou le General la feroit chercher pour ne plus se separer d'elle.

Il fit prévenir son respectable Medecin la veille de son changement de domicile, que son état s'étant amandé sensiblement, il étoit inutile, que celui-ci le vint voir Jeudi et Vendredi: et que lui même se feroit une fête de surprendre ses Dames (sa femme et sa niece) Samedi matin, de leur demander a déjeuner, et de leur en proposer un autre dans son nouveau jardin, pour un des jours suivants.

Deja huit jours auparavant le General avoit demandé au ministre de la Police un passeport pour son ecuyer, à qui il auroit promis depuis longtems de le renvoyer en Allemagne: et l'avoit gardé entre ses mains sous pretexte, qui le dit Officier devoit encore lui aider dans son demenagement et ne partir que deux ou trois jours après. —

Ce même Ecuyer fut chargé dans le même tems d'acheter un Cabriolet dans un Magasin à voitures, situé Quai de Bondy près de la porte St. Martin, en faisant pressentir que la santé du General paroissant vouloir s'améliorer, il pourroit fort bien arriver qu'il fit aussi emplette d'un cheval; — le Cabriolet devoit rester ausurplus dans le dit Ma-

gazin jusqu'à ce que dans deux ou trois jours on l'envoyat chercher.

Le 25 Germinal passa sans qu'il arrivat une reponse du Ministre de la guerre; et la journée decisive du Mercredi 26, étoit arrivée. On transporta dès le matin les equipages du General de son ancienne demeure dans son nouveau domicile; ses chers Compagnons d'infortune devoient prendre congé de lui vers midi, et tous étoient fermement persuadés, que la belle et timide Louise dineroit ce jour là tête à tête avec le General dans sa nouvelle habitation, et ne viendrait s'établir entierement auprès de lui que le lendemain ou le surlendemain.

Le General devoit prendre possession de sa nouvelle maison à une heurs après midi; cependant il lui arriva dans ce moment décisif, deux visites tres signifiantes; l'une du Sr. Duroc aide de Camp general de Buonaparte, et l'autre d'un aide de camp du General Lefevre, Commandant de Paris. Elles étoient faites pour frapper le General, qui n'étoit pas sans apprehension que la coincidence du terme peremptoire de ses reversales, que dans sa lettre au Ministre de la guerre il avoit

fixé au 25 Germinal, avec son déménagement du lendemain auroit pu faire naître quelques soupçons. Mais il n'en fut nullement question: et le General saisit avec plaisir cette occasion d'exprimer d'un part au Colonel Duroc sa vive sensibilité aux excellentes dispositions que Buonaparte avoit montrées à son égard, avant que des insinuations perfides les eussent dénaturées, — et de l'autre côté de témoigner au General Lefevre sa reconnoissance des complaisances qu'il avoit eues à sa considération pour un Officier Russe prisonnier de guerre. Ces deux visites étant terminées vers une heure, le General serra ses chers camarades de malheur contre son coeur palpitant et se fit porter dans son nouveau quartier, accompagné du seul Wallis son Ecuyer, qui depuis son arrivée en France faisoit auprès de lui les fonctions de valet de chambre, et de son aide de Camp Danzer, qui avoit loué le nouvel hotel, qui l'y installa et qui apres avoir recueilli beaucoup d'éloges et de remerciements touchant son choix, et surtout par rapport aux agrements de l'appartement destiné à Louise, s'éloigna incessamment

ment pour laisser le champ libre à la belle et timide veuve, laquelle ne pouvoit pas tarder d'arriver.

Pendant ce court intervalle de tems Wallis avoit mis le convert pour son maitre et pour sa belle amie; mais le General lui confia dans ce moment que Louise ne viendrait pas ce jour là; que le matin elle lui avoit écrit un billet pour le prier de la maniere la plus pressante de venir la trouver sur le soir à une maison de campagne éloignée de quelques postes seulement de Paris, ou elle s'étoit rendue avec une de ses amies et d'y rester avec elle jusqu'à vendredi au soir. Wallis fut chargé en consequence de commander sous son nom pour les 3. heures, des chevaux de poste, au relais le plus voisin du susdit magasin à voitures; et ce bon Ecuyer fut d'autant plus empressé de faire cette commission, qu'il n'y trouvoit rien que de tres naturel, vû la passion violente dont le General paroissoit bruler depuis quelques jours pour sa Louise. A son retour le General ayant pris son modeste diner, Wallis lui demanda instamment la permission de l'accompa-

mer ; mais elle lui fut refusée, sous prétexte que Louise vouloit absolument recevoir le General sans temoins ; et *Mack* ajouta à cette reflexion l'ordre de faire un paquet de son frac verd, de quelque chemises et mouchoirs et d'une couple d'oreillers avec leurs housses de voyage, et de placer le tout dans le cabriolet, afin qu'il put faire son voyage a demi couché, ce qui le mettroit en etat d'en supporter aisement la fatigue.

Alors le General donna a Wallis ses dernieres instructions. Elles portoient, que si ce jour là encore ou le lendemain quelqu'un de ses aides de camp se presentoit pour le voir, il devoit lui dire, que Madame Dufour, la femme de son medecin, etoit venu à sa porte avec son equipage et l'avoit persuadé d'aller passer quelques jours a sa maison de campagne ; que toutes autres visites devoient être renvoyées sous prétexte que le General etoit allé voir son medecin en ville, et que si ce dernier passoit par hazard à l'hotel, il auroit à lui dire que *Mack* s'étoit fait porter chez le General Le Clerc.

Cinq heures étoient près de sonner quand Wallis alla chercher une voiture de place, et alors on ferma les portes de la maison. Le General se plaça avec Wallis et avec son petit paquet dans le fiacre et se fit conduire au magasin de voitures dont il a déjà souvent été question. Il y vit son cabriolet, en trouva le prix fort cher, et l'agrea cependant à condition que le propriétaire lui répondit de la solidité de la petite chaise. Il y ajouta que ce jour là il ne comptoit faire qu'une tres petite course, dont il reviendrait sous peu de jours, mais qu'à son retour il entreprendroit un voyage beaucoup plus considerable.

Cependant les chevaux de poste n'arrivoient pas. Wallis courut au bureau pour les chercher, et on lui dit qu'ils étoient partis il y avoit longtems. Sur cette reponse il revint au magasin a voitures, et ne les y trouva non plus. Persuadé alors que le postillon s'étoit trompé de rue, il courut de nouveau a leur recherche.

Dans ce moment même les chevaux arriverent et le General se mit en route sans at-

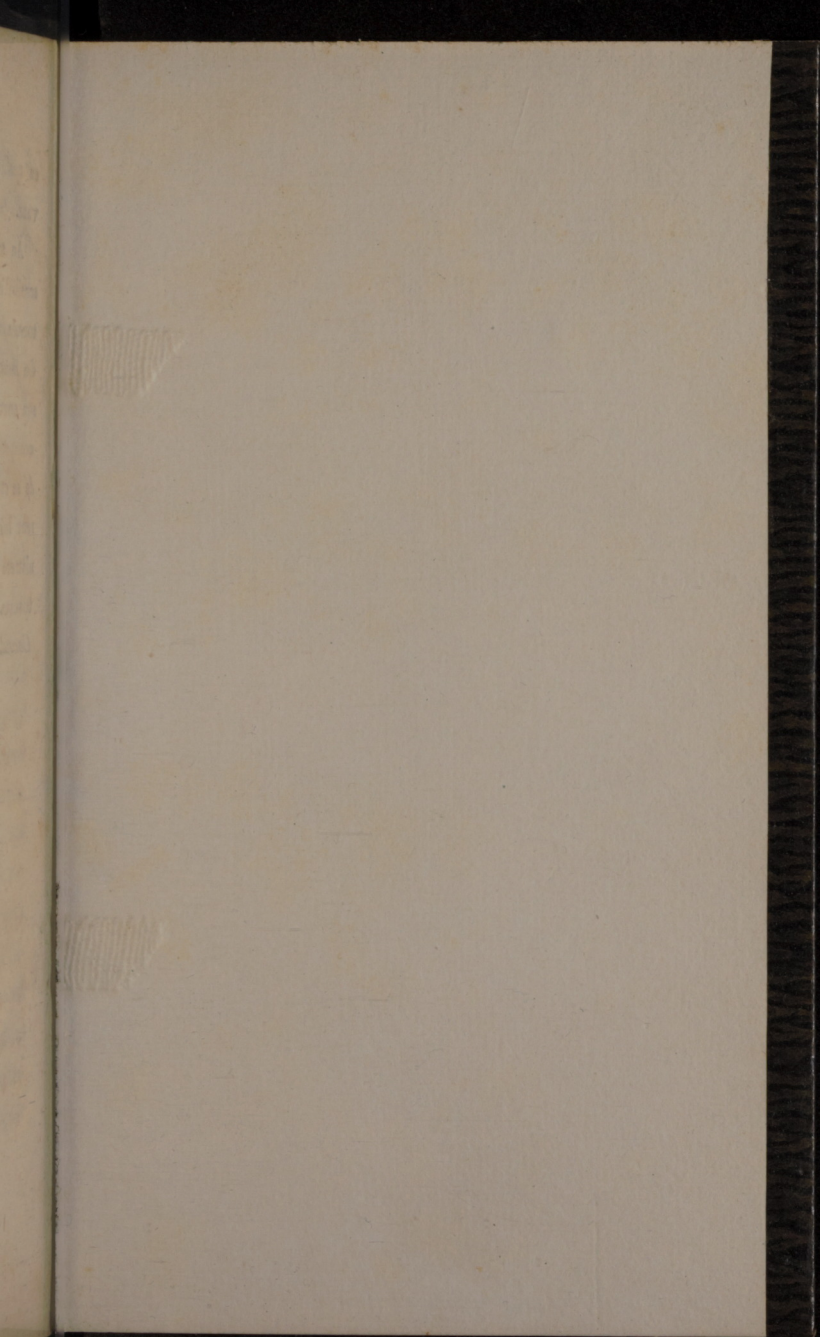
tendre le retour de Wallis. Cependant il pria le propriétaire du Magazin de repeter au jeune homme quand il seroit revenu, qu'il devoit attendre son maitre vendredi a midi on le soir au plus tard.

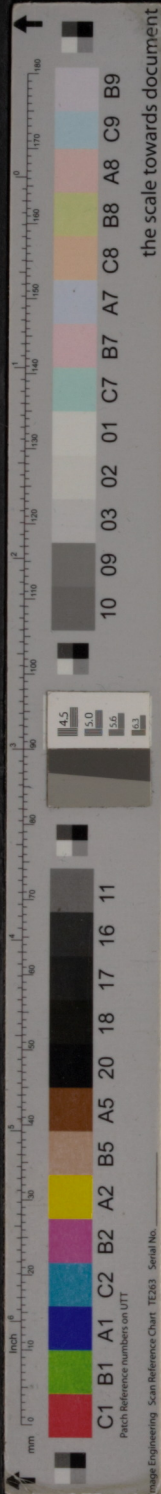
C'est ainsi que le General entreprit seul son long voyage dans un frele Cabriolet, et eut la satisfaction apres une course de quatre jours et de quatre nuits d'arriver par Mayence et Cassel aux postes avancés des Autrichiens; quoique sa faiblesse extreme l'eut forcé sept fois de s'arreter pendant deux ou trois heures, et qu'à la poste en deça de Verdun il en passa plus de six dans un etat presque mourant. Il se démela avec un bonheur egal des embarras sans nombre, que lui causerent les signalements exprimés dans son passeport expedie sous le nom de Wallis Silger, qu'il fut impossible de compasser entierement avec son age et sa figure. Le General s'en tira à force de se frotter le visage avec de la flanelle pour se donner un air d'embonpoint, d'appliquer du fard sur ses joues, de peindre en noir ses sourcils et de debiter avec une effronterie heureuse les contes qu'il forgeoit

en qualité d'Ecuyer et de marchand de chevaux.

Au surplus le General *Mack* parle avec sensibilité et reconnaissance de l'interet que toutes les personnes appartenantes au militaire de France ont toujours temoigné prendre a son sort: il ne se plaint que des juges incompetants qui s'emparerent dès le principe, de sa cause, qui la defigurerent, le maltraiterent lui même, et parvinrent par leur opiniatreté criminelle a rendre vaines et infructueuses les bonnes intentions du Premier Consul.

en qualité d'expert et de marchand de vin.
An régime de General, dans une
assemblée et reconnaissance de l'union
tous les personnes appartenant au régime
les choses ont toujours remises qu'on a
son sort : il ne se plaint que des jours
conjointes par conséquent des le régime
de sa chose, qui le débarrassent de malheur
tout les mêmes, et par conséquent par leur
même remises a remis toutes les choses
toutes les bonnes intentions du régime
General.





15